

Concertiniouzes

N°03

JOURNAL DU SOIR ARTISANAL

11 07 2021



Autour du fil sur lequel Fanny Vrinat se balance, un autre fil s'entortille, celui qui rappelle le barbelé Concertina. Pour le festival, l'artiste de cirque a créé une performance autour de l'enfermement. Elle s'est inspirée de témoignages de détenus auprès desquels elle anime des ateliers. Samedi soir aux environs de 21 heures au parc de la Baume. Photo Philippe Merchez

Pourquoi vous êtes-vous intéressé aux lieux de privation de liberté ?

La prison, c'est un appendice des questions sociales de ce pays. Le prolongement de problèmes qui naissent ailleurs. Ce sont les personnes les plus marginales qu'on envoie à l'hôpital psychiatrique ou en prison. D'autres personnes ne s'y retrouveront jamais, quelle que soit leur souffrance mentale.

Qu'entendez-vous par marginalité ?

La marginalité c'est la pauvreté. La délinquance, c'est une révolte du pauvre. La souffrance mentale, c'est une révolte individuelle contre les coups durs de la vie. Ceux qui n'ont pas les moyens d'aller dans les cliniques chics se retrouvent en hôpital psychiatrique. Ceux qui sont les plus démunis pour affronter les conditions de leur existence se retrouvent dans les lieux d'enfermement.



**Jean-Marie Delarue a été
Contrôleur général des prisons entre 2008 et 2014**

Qu'est-ce qui change ?

Dans les années 80, dans le sillage de Michel Foucault, les scientifiques ont commencé à s'intéresser à la prison. Puis le contrôle général des lieux de privation de liberté a permis de sensibiliser les pouvoirs publics qui avaient tendance à oublier les détenus. C'est si facile : ce ne sont pas des électeurs, il n'y a pas de lobbies, et les juges s'occupent d'eux. Faire remonter des observations au gouvernement, c'était un nouveau moyen de pression qui a suscité une prise de conscience.

Comment cela s'est-il traduit ?

Dans les années 90, on a lancé des établissements pour 700 détenus au minimum. C'était complètement fou. J'ai pris position contre cette industrialisation de la captivité. Je rêvais alors de 200 places... On n'en est pas là, mais depuis la ministre Christine Taubira, les programmes ont été réduits. A l'échelle des détenus, les professionnels, surveillants ou infirmiers psychiatriques, regardent davantage des droits de la personne, qu'ils avaient tendance à considérer comme secondaires. On progresse, mais les évolutions sont lentes. pas en nous-mêmes. Les débats devraient se concentrer autour de la bonne question : les lieux d'enfermement sont-ils aptes à vaincre le mauvais côté et à développer le bon côté de chacun ? La société devrait s'atteler à cela plutôt que se contenter de se débarrasser des gens.

Et du côté verre à moitié vide ?

Il est difficile de faire cesser la violence en prison, même si le contrôle permet aux gens de donner l'alerte sur des abus qu'ils subissent. Le plus compliqué, c'est de faire évoluer l'opinion. On pense encore qu'il est nécessaire de se protéger des « monstres » selon l'expression de Sarkozy, de défendre la société contre « ceux qui ne sont plus tellement des êtres humains ». Or, il suffit d'aller une seule fois en prison ou en hôpital psychiatriques, pour se rendre compte qu'il y a ici l'ordinaire de la société, l'ordinaire de nous-mêmes. Je conteste cette division en êtres dangereux et non dangereux. Comme si le partage entre mauvais côté et bon côté n'existait pas en nous-mêmes.

**Il suffit d'aller
une seule fois en
prison ou en
hôpital
psychiatriques,
pour se rendre
compte qu'il y a
ici l'ordinaire de
la société,
l'ordinaire de
nous-mêmes**

Quel regard portez-vous sur Concertina ?

C'est une tentative intéressante, qui apporte des regards croisés, ludiques, détendus sur l'enfermement. C'est quelque chose qui n'existait pas. Après les scientifiques, les pouvoirs publics, les institutions, les professionnels, c'est un regard neuf, de plus dans une ville prédestinée pour accueillir cette manifestation. Je crois que cela apportera quelque chose de neuf.

Patrick Masoni, 61 ans, a passé 13 ans d'affilée en prison

La plupart des détenus font du sport. Ils poussent de la fonte toute la journée. Moi j'ai décidé de muscler mon esprit, parce qu'il fallait bien pousser les murs. Quand je suis arrivé, j'avais un CAP de cuisine. J'ai d'abord passé une capacité en droit. Il y avait des références à Platon, Aristote... ça m'intéressait alors je me suis dit autant faire de la philosophie. En 2013, après le bac en candidat libre, je me suis inscrit à l'université. J'ai obtenu mon master de philo en 2019.

Quand j'étudiais, j'étais dans un autre monde. Je ne me suis jamais découragé, non. Ce qui est dur, c'est de bosser à distance. En prison, il n'y a personne pour dire si notre postulat est faux, pour nous aider. Il y a aussi une difficulté qui tient à la philo en elle-même. Parce qu'on nous apprend à nous débarrasser de nos certitudes, à être plein de doutes. Quand on a fait de la philosophie, on a une autre façon de voir le monde. La prison, on n'en sort jamais indemne. Ce n'est pas possible. Mais par rapport à certains, je crois que je n'ai pas beaucoup morflé. C'est grâce aux études.

Stéphane Trouille, 43 ans, sous bracelet électronique.

J'étais dans le mouvement des Gilets jaunes. En décembre 2018, j'ai été accusé pour violence sur personne détentrice de l'autorité publique. J'ai pris 12 mois, dont 8 ferme, avec interdiction de manifester durant trois ans. Finalement, j'y ai passé 11 jours. Depuis le 17 mai 2020, je suis sous bracelet électronique. En prison, j'ai vu des individus qui sortaient qui revenaient comme si la tôle faisait partie de leur univers. Moi, j'ai été surpris de l'interdiction de contact avec qui que ce soit, sans téléphone, avec du courrier qui arrive au bout de cinq jours...

Quand j'annonce que je suis sous bracelet, que ma peine est aménagée, les gens ont l'air de penser qu'on me fait une faveur. Mais ça reste une peine. Inscrite sur mon casier. Une limite, des contraintes, des horaires stricts pour rentrer chez moi. Tout cela pèse sur ma vie personnelle et professionnelle.

Maintenant j'ai l'impression d'être mon propre gardien et de faire vivre ma peine à mes proches.

ÉCHOS-ÉCHOS-ÉCHOS-ÉCHOS-ÉCHOS-ÉCHOS-

Lectures. De **A** comme **Anouk Grinberg** et son recueil d'écrits recueillis en hôpital psychiatrique, jusqu'à **Z** comme **la Zonzon** d'Alain Guyard, en passant (Le retour à) la case prison de Louis Perego, une soixantaine d'ouvrages se côtoient sur la table de la librairie au rez-de-chaussée de la Halle. Il est question d'enfermement, mais aussi d'éducation, de maladie mentale, ou de philosophie. Jusqu'à dimanche à 13 heures.

L'abri de nos regards. La rue couverte est exceptionnellement ouverte. S'y trouve Maryse, 70 ans, qui se dit défectueuse. « C'est pour ça que je vis dans la rue. Les gens normaux ils vivent chez eux dans de vraies maisons ». Pas très loin de Maryse, il y a Emil et sa mini-brocante, Anderson et son rêve

de footballeur, Ali et ses cauchemars de prisons turques, Cécile et sa liberté cher payée, Amar et ses livres, Marius et Marinella qui cherchent à recréer un semblant d'intérieur... Parce que tous sont sans abri, à Lyon, Marseille ou Paris. Exposition photo de Geoffrey Serguier.

Paroles.

« J'apprécie de discuter avec des gens qui s'intéressent au même sujet que moi, avec des regards, des points de vue différents » note Quentin, membre de la Ligue suisse des droits de l'homme, croisé dans les rues de Dieulefit. « Il est rare de mêler des représentants d'associations, de structures qui se préoccupent de l'enfermement avec des personnes qui l'ont vécu » relève Louise. Elise, venue en touriste, s'étonne du thème de l'enfermement « dans une ville comme

Dieulefit, dans un cadre estival. « On s'attend plutôt à ces problématiques dans des lieux plus austères ». Et vous, qu'en pensez-vous ?

Navire avenir. C'est l'invitation lancée par Ruedi Baur. Il propose aux écoles de design architecture, arts vivants, de prendre part à la conception d'un navire, voire plusieurs, mis à disposition des organisations œuvrant en Méditerranée pour le sauvetage des personnes migrantes. De nombreux créateurs ont déjà répondu. En savoir plus : www.perou-paris.org

France 3. Deux journalistes de de la rédaction Rhône-Alpes, Alexandra Marie et Valérie Benais, sont venues samedi filmer dans les rues de Dieulefit. Reportage sur Concertina diffusé samedi soir.

CONCERTINA

